« Ce qui est tabou au Luxembourg, ce n'est pas tant la violence que la parole des victimes »

Fondée en 2018, l'association TABOO a choisi de combattre le tabou des violences domestiques et sexuelles. A la veille de la journée internationale des femmes, nous avons choisi de rencontrer Katy El Bahri, présidente de l'asbl.

Votre association a été créée au lendemain du mouvement #MeToo qui entraina une véritable révolution dans la libération de la parole des femmes. Les répercussions ont été mondiales. Qu'en a-t-il été du Luxembourg ?
#MeToo n'a eu aucun impact au Luxembourg et cela nous a fortement interpellé. Nous vivons dans un petit pays où tout le monde se connaît et où les répercussions liées à la libération de la parole peuvent parfois être plus grandes finalement que celles liées au silence. Ce qui est tabou au Luxembourg, ce n'est pas tant la violence – les associations en parlent, se mobilisent – que la parole des victimes : nommer les faits, poser le véritable mot sur un viol et dénoncer. Il existe une expression luxembourgeoise qui dit « Ënnert den Teppesch kieren », balayer sous le tapis. Dès que quelqu'un-e ose parler, on essaie de cacher cela au maximum. Or, la libération de la parole est une des caractéristiques de la résilience.

Quelles sont les statistiques en matière de violences faites aux femmes ?
Actuellement, il n'existe pas assez de statistiques en la matière. On a besoin de chiffres. Tant qu'un problème n'est ni nommé, ni pris en compte, c'est comme s'il n'existait pas. Nous espérons pouvoir contribuer à la mise en place de l'observatoire national contre les violences qui priorisera justement ce volet.

Quels sont les objectifs de votre association ?
Notre premier objectif est justement de contribuer à mettre en lumière les violences domestiques et sexuelles. Nous soutenons les associations et initiatives qui le font par ailleurs déjà. Nous souhaitons aider les femmes sur leur chemin de résilience, de guérison. Notre but n'est en aucun cas de concurrencer les structures qui existent, mais de développer des actions innovantes qui viendraient s'ajouter car nous n'y arriverons pas seules. C'est pourquoi, nous privilégions le travail en réseau. Ensemble et uni-e-s, nous serons plus fort-e-s.

L'une de vos initiatives innovantes est le Collectif des victorieuses. En quoi consiste-t-il ?
C'est bien sûr très important d'être reconnue en tant que victime mais ensuite, il faut dépasser ce statut. Voilà pourquoi nous avons créé le Collectif des victorieuses qui rassemble des femmes survivantes et des femmes qui subissent toujours la violence et veulent s'en libérer. Les survivantes sont d'anciennes victimes qui ont réussi à surmonter le traumatisme et à en faire une force. Elles donnent de l'espoir aux femmes en souffrance. L'identification joue un rôle important dans le schéma mental d'une personne. « La victime » sait d'emblée qu'elle ne sera pas jugée et que c'est possible de s'en sortir car elle a en face d'elle une personne qui a survécu, qui est vivante et souriante. Chaque victorieuse est un soutien clé sur le chemin de résilience d'une autre. Je ne dirais pas avec authenticité mais surtout avec vulnérabilité. Comme elle peut. Avec ce qu'elle a. Sa vulnérabilité n'est pas un défaut mais deviendra sa force. Cela demande du courage. Ce collectif a une double fonction. Il permet, d'une part, de valoriser les victorieuses et d'autre part, il crée des ponts plus courts, plus accessibles afin de faire ressentir aux victimes qu'elles ne sont plus seules.

Un de vos projets est également de proposer des groupes de parole ?
Nous aimerions effectivement mettre en place des groupes de parole en partenariat avec le Planning Familial. Il s'agirait de deux groupes de parole distincts, l'un pour les filles et les femmes et l'autre pour les garçons et les hommes. C'est important pour nous de créer aussi un espace de parole pour garçons et hommes car il y a beaucoup d'hommes, de petits garçons victimes d'inceste, de violence sexuelle. Les concernant, le tabou est encore plus grand. Quand on ne parle pas des choses graves ou quand on ne nomme pas les choses de manière honnête, on ne protège ni nos oreilles, ni les mœurs, ni nos enfants. Le tabou crée un masque de fumée et une victime apeurée, qui fait que le prédateur a toute la place.

Vous revendiquez également une meilleure prise en charge des victimes...
Une justice restauratrice et réparatrice serait importante car actuellement c'est souvent une violence de plus. Quand on ose porter plainte, il y a ce regard, ce jugement et tellement de questions qui ne devraient pas être. Voilà pourquoi, nous allons bientôt fortement militer pour la présomption de crédibilité, tout comme il existe la présomption d'innocence car c'est une violence supplémentaire que de mettre en doute la parole des femmes qui osent porter plainte. Et c'est aussi une violence pour toutes celles qui se murent dans le silence. Nous aimerions qu'il y ait des personnes formées à toutes les étapes de la prise en charge, parmi les policiers, les médecins, les avocats. Que les hôpitaux mettent en place une cellule spécifique pour accueillir les femmes victimes d'abus sexuels pour éviter ce parcours du combattant auquel sont confronté les victimes. Pour avancer dans cette direction, c'est vraiment important que toutes les associations travaillent ensemble.

Quelle est votre priorité ?
Mettre en lumière et libérer la parole des femmes. Nous sommes actuellement en train de développer un projet de témoignages audio accessibles en podcasts sur internet. Il s'agira de donner aux femmes victimes de violence la possibilité de témoigner anonymement. Cet outil ouvrira un chemin de résilience pour les victimes qui auront parlé et qui seront entendues. Ces femmes seront aussi la voix de toutes celles qui n'osent pas parler. En accompagnement de ces témoignages, nous souhaitons faire intervenir des professionnels qui en feront une analyse permettant d'avoir une vision globale de la problématique des violences sexuelles et domestiques. Laissons parler les gens, délions les langues, éradiquons l'impunité.

Où pourra-t-on entendre ces podcasts ?
C'est un projet que nous réalisons en partenariat avec une radio luxembourgeoise et le CESAS*. Les podcasts seront à entendre sur youtube, notre site internet ainsi que sur celui de nos deux partenaires.

Vous employez souvent le terme de résilience. Que signifie-t-il ?
C'est notre capacité à nous reconstruire après une épreuve douloureuse. C'est une formidable aptitude qui nous permet de survivre et d'aller toujours de l'avant, une aptitude que nous devons apprendre à cultiver.

Propos recueillis
par Claudine Scherrer

Taboo asbl
www.taboospotlight.org
contact@feetaboo.org

* Centre national de référence pour la promotion de la santé affective et sexuelle